

« Traduction et Psychanalyse »

Colloque Florianópolis (Brésil) - Mardi 29 octobre 2013

Retour à la lettre freudienne ; contours et détours d'une langue à l'autre

Claire GILLIE

Traduttore, traditore ! (Traducteur, traître !)

[1] Freud, écrivain (*Dichter*) mais également traducteur de son maître Charcot¹, a supervisé les premières traductions qui ont été faites de son œuvre, tant il redoutait que la lettre vacille au moment de sa prise dans l'*Unheimlich* d'une langue autre. Déjà en 1905, dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, il cite le célèbre proverbe italien « *Traduttore - Traditore !* » (Traducteur, traître !) afin de montrer les ravages du sens opérés par déplacement ou substitution de quelques lettres. Citons le passage de ce texte : « Un bel exemple de mot d'esprit par modification est la célèbre exclamation : *Traduttore - Traditore !* La similitude des deux mots, qui frise l'identité, exprime de façon saisissante la fatalité qui fait du traducteur un traître à son auteur ». Et Freud de rajouter en note de bas de page : Drill cite un mot d'esprit par modification tout à fait analogue *Amantes amentes* (Amants - déments).

Lorsque Samuel Jankélévitch - le père du philosophe français Vladimir Jankélévitch - se proposa pour traduire ses œuvres, Freud² lui répond dans une lettre du 13 avril 1911, que si sa *Traumdeutung* (*L'Interprétation des rêves*) est bel et bien une œuvre exemplaire de la psychanalyse, elle n'en demeurera pas moins intraduisible et rebutante pour un lecteur français. La preuve en est l'usage du pluriel « les rêves », alors que d'autres traductions vont

¹ Jean-Martin CHARCOT, *Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques*, trad. Sigmund FREUD, Archives de neurologie-Revue des maladies nerveuses et mentale, 1893.

² Sigmund FREUD, *Die Traumdeutung* (1899-1900), trad. : *L'interprétation du rêve*, dans Œuvres complètes, T.IV, PUF, 2003.

opter pour *Interprétation du rêve*. Auparavant, en 1926, Meyerson avait de son côté proposé à la traduction *La science des rêves*.

Prudence donc à qui s'aventure dans les arcanes de l'allemand freudien ; l'impossible le guette, avec la trahison en option !

C'est donc « en connaissance de cause » que nous nous sommes risqués, en tant qu'*Amantes* de l'œuvre freudienne à entreprendre une œuvre quelque peu *amentes* (« dément » en français signifie également « gigantesque »), en tentant de donner bel avenir français à la lettre freudienne. Nous étions encouragée en cela par Lacan d'une part - qui a opéré son retour à Freud en retournant à l'allemand freudien - et par Paul-Laurent Assoun d'autre part, grand commentateur et critique de l'œuvre freudienne en France³, n'omettant jamais de citer Freud depuis le texte original, en proposant lui-même ses traductions. Paul-Laurent Assoun est lui-même traduit en plusieurs langues, et nous lui sommes reconnaissante de nous avoir offert une place auprès de lui au moment d'ouvrir une nouvelle collection au Cerf : *Psychanalyse et Religion*. C'est ainsi que nous venons de publier au Cerf, il y a juste un an (en octobre 2012) la première édition critique de *L'Avenir d'une illusion* de Freud⁴ (1927) dont j'ai eu en charge la traduction et l'édification d'un glossaire. Edition suivie par *L'Illusion d'un avenir* de Pfister⁵, réponse un an plus tard que ce dernier, pasteur et analyste, adresse à Freud en forme de « confrontation amicale » ... mais néanmoins polémique !

C'est donc à partir de notre travail de traduction de ces deux ouvrages, que nous porterons témoignage de l'enjeu d'un « Retour à la lettre freudienne », enjeu se confrontant aux « contours et détours d'une langue à l'autre ».

Mais avant de revisiter l'allemand freudien, il convient de faire un détour par l'étymologie et les définitions que donnent les dictionnaires français du terme « traduire ». Le verbe « traduire » vient du latin *tradūcere*, composé de *trans* « à travers » et *dūcō* « mener, conduire ». Traduire, c'est transposer (translater) depuis une langue vers une autre langue. Dans l'acception juridique, c'était autrefois « transférer d'un lieu à un autre », mais cela continue à vouloir dire de nos jours : « envoyer quelqu'un devant la justice, afin qu'il soit

³ Paul-Laurent ASSOUN, *L'entendement freudien*. Logos et Anankè (1984), *Le freudisme* (1990), *Introduction à l'épistémologie freudienne* (1990), *Introduction à la métapsychologie freudienne* (1993). Nous ne citons ici que ces quatre ouvrages prélevés sur une trentaine d'ouvrages qui font autorité en France et sur la scène internationale.

⁴ Sigmund FREUD, *L'Avenir d'une illusion*, Première édition critique de Paul-Laurent ASSOUN. Nouvelle traduction de Claire GILLIE, Edition du Cerf, 2012.

⁵ Oskar PFISTER, *L'Illusion d'un avenir*, Première édition critique de Paul-Laurent ASSOUN. Nouvelle traduction de Claire GILLIE, Edition du Cerf, à paraître janvier 2013.

jugé ». Par extension, on utilise également ce terme en français pour dire « expliquer, interpréter, exprimer ».

Si le verbe « translater » est tombé en désuétude, c'est pourtant ce terme qu'on va trouver en allemand sous la plume de Freud, au moment où il invite à décontextualiser certains concepts, afin de leur donner une chance d'entrer dans une chaîne signifiante.

L'ALLEMAND FREUDIEN ; LANGUE ORIGINELLE DE LA PSYCHANALYSE

« Il n'est pas bon de translater (*versetzen*) des notions loin du terrain qui les a vues grandir, mais nous devons donner sens à cette concordance (*Übereinstimmung*)⁶ ».

Nous versons au compte de l'acte de traduire cette remarque de Freud au chapitre VIII de *L'Avenir d'une illusion* [2]. Car de *versetzen* (translater) à *übersetzen* (traduire), il n'y a qu'un pas à franchir qui est celui du mouvement de passe et de torsion [3] d'une langue à l'autre, de la scène langagière freudienne d'origine à la scène linguistique d'accueil. Nous voici donc prévenus par Freud lui-même des risques qu'il y aurait à exiler la langue allemande, et la langue freudienne, hors des frontières qui les ont vues grandir. Cela ne peut donc se faire sans « donner sens » aux concordances entre les deux langues, et sans être porté par le désir de l'analyste qu'un transfère opère d'une concordance à l'autre.

C'est en allemand, langue originelle de la psychanalyse, que l'inconscient pour la première fois s'écoute, se déchiffre, se transcrit, s'écrit, et se transmet. Freud nous propose souvent dans ses notes de bas de page une exploration des ramifications grammaticales et lexicales possibles de certains mots-clefs des rêves. Lui-même émaille parfois son texte de citations et expressions autrichiennes, anglaises, yiddish ou françaises, la langue venant donc infléchir et faire dériver le flux des associations « libres » ... et pourtant assujetties à des assonances, allitérations, homophonies, polysémie sur lesquelles l'inconscient vient faire fond. Cependant, l'allemand est une langue « presque incapable d'abstraction » comme l'exprime Georges-Arthur Goldschmidt⁷ [4] dans ses ouvrages où il explore le déchiffrement de l'inconscient dans son rapport avec la langue allemande. Car c'est une langue populaire, descriptive, s'étayant sur des verbes d'action basiques, et qui porte dans son nom même la marque du terroir ; effectivement, *Deutsch* veut dire « populaire ».

⁶ On trouvera dans ce texte de larges extraits de notre présentation du glossaire dans les deux ouvrages cités.

⁷ Georges-Arthur GOLDSCHMIDT, *Quand Freud voit la mer* (1988), *Quand Freud attend le verbe* (1996), Paris, Buchet/Chastel.

Il est particulièrement fascinant de repérer que cette langue allemande dans laquelle Freud a pensé l'appareil psychique en sa configuration mécaniciste [5] (structure qui se tient, mais aussi mouvement de ses « rouages » *Getriebe*) est ce que nous pourrions appeler « une langue du mouvement ». Donnons pour exemple les façons de nommer le lien à l'autre : il peut se dire *Beziehung* (rapport) ou se dire *Verhältnis* (relation). A la racine du premier *ziehen* (tirer), et à la racine du second *halten* (tenir) n'impliquent pas un même positionnement, ni un même mouvement transférentiel à l'autre. On peut « tenir » à quelqu'un, sans être « attiré » par lui. « *Halten* », c'est donc un mouvement pétrifié, mais qui fait tout de même « tenir » quelque chose.

D'autre part, il arrive que des locutions, par le jeu de la syntaxe, se trouvent disséminées dans la phrase allemande, entraînant une modification du verbe dont le sens bascule de par la présence de particules comme *ver, ab, auf, vor*, [6] etc. Or, c'est cette métamorphose du sens ainsi provoquée qui fait passer des verbes simples et figurant des mouvements simples (poser, élever, bouger) à des verbes plus complexes et nuancés que l'on ne peut rendre en français, le plus souvent, que par un néologisme ou une locution équivalente. Rappelons que la structure grammaticale de l'allemand veut que le verbe se trouve à la fin de la phrase, suspendant ainsi le sens jusqu'à la césure de la virgule ou du point.

C'est pourquoi nous avons fait suivre la traduction des textes de Freud et de Pfister d'un « Glossaire ». On trouve donc dans ces glossaires, quand cela s'avère nécessaire, une « déconstruction » des néologismes afin d'en faire goûter le montage et leur « transfiguration » (*Verklärung*), surtout lorsqu'il s'agit des « mots composés par Freud » ou des « mots composés par Pfister ».

Une nouvelle traduction ne peut se faire sans rendre hommage à nos prédécesseurs (*Vorgänger*), entre autres Marie Bonaparte [7] qui fut la première traductrice française de *L'Avenir d'une illusion*, traduction « validée » par Freud lui-même en 1932, et Claude Lorin, premier traducteur de *L'Illusion d'un avenir*⁸. *Le Traduire Freud* [8] des traducteurs des Puf est désormais incontournable pour qui veut entrer dans les arcanes de la langue allemande et le lexique spécifique freudien. Ces traductions ne peuvent non plus s'engager sans tenir compte des écrits venant discuter des termes fondateurs de la théorisation freudienne, et sans

⁸ Sigmund FREUD, *L'illusion d'un avenir. Confrontation amicale avec le Professeur Dr. Sigmund Freud*, Imago, Revue pour l'application de la psychanalyse aux sciences de la nature et de l'esprit, 1928, vol.XIV, cahier 2-3, traduit de l'allemand en français par Claude Lorin dans la *Revue Française de Psychanalyse* 3 de 1977 (NdT).

se laisser enseigner par le travail inlassable de Lacan, remettant la psychanalyse à l'épreuve d'un retour aux sources de la langue allemande. Nous rappelons également la traduction intégrale qu'il réalisa en 1932 d'un article de Freud de 1922 « *Über einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia und Homosexualität* » (« De quelques mécanismes névrotiques dans la *jalousie*, la *paranoïa* et l'homosexualité »⁹) [9]. Autre type de concordance troublante puisque 1932 est justement l'année de traduction par Marie Bonaparte de *L'Avenir d'une Illusion*, traduction relue par Freud lui-même rappelons-le, et l'année de soutenance par Lacan de sa thèse « De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité » !

CONCEPTION METHODOLOGIQUE DU GLOSSAIRE

Le glossaire - qui suit la traduction et les Notes Historico-Critiques de Paul-Laurent Assoun - est destiné à fournir aux lecteurs, germanistes mais aussi non germanistes, les éléments d'information qui lui permettent de juger, pour chaque terme du texte freudien, à la fois du travail de la signification et des avatars du signifiant terminologique. S'agissant des choix terminologiques de Pfister, ils ont été comparés le cas échéant avec le lexique freudien. La visée de la lisibilité donnée à ces concordances linguistiques, étant que le lecteur puisse à son tour mettre au travail la langue, en scruter les assises, en mettre à jour les variantes, et s'appropriier les textes dans toute leur richesse lexicale.

La méthode choisie pour le glossaire présuppose des choix relatifs à la vaste question de la traduction de l'œuvre freudienne.

Pour chaque terme retenu, nous avons choisi parmi quatre rubriques celles qui pouvaient le mieux expliciter notre choix [10] : *Sens littéral*, *Sens retenu*, *Discussion lexicale*, *Contexte*. Ces quatre rubriques n'ont pas été systématiquement renseignées, et ont été traitées en fonction des questions qui se sont soulevées. Elles tentent de faire apparaître les « mots composés par Freud », néologismes freudiens qui constituent un véritable « lexique freudien » qui a déjà son histoire, ses traductions et ses commentaires. Nous en avons répertorié 82 dans ce texte, contre 41 dans le texte de Pfister. Nous avons souligné à chaque fois les

⁹ Traduction de l'allemand par Jacques LACAN d'un article de FREUD « *Über einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia und Homosexualität* », paru pour la première fois dans *Internationale Zeitschrift Psychoanalyse*, Bd VIII, 1922. Cette traduction fut publiée dans la *Revue française de psychanalyse* 1932, tome V, n° 3 pp 391-401.

substantivations qui ont permis d'élever certains adjectifs ou certains termes au rang de concepts.

Ce glossaire reprend les termes sélectionnés en marge de notre traduction, que ce soit pour le texte de *L'Avenir d'une Illusion*, de même que d'autres termes sur lesquels s'articulent la pensée et l'écriture freudiennes. Pour *L'Avenir d'une illusion*, le glossaire s'aligne sur la même méthode, mais en lui apportant des modifications propres au style de Pfister d'une part, et aux emprunts qu'il fait au « lexique freudien » d'autre part. Surtout que Pfister apporte aux signifiants-souches sur lesquels s'étaye la version freudienne de l'illusion, des nuances ou des métamorphoses qui en font vaciller parfois le sens. On assiste donc en quelque sorte à une « traduction dans la traduction » qu'il importe de mettre en relief ici.

D'autres termes ont été retenus pour figurer dans les glossaires. On en retrouve la liste dans un index des termes français renvoyant au glossaire, où les nuances terminologiques pour une même traduction sont données si nécessaires, comme c'est le cas pour « approuver » (accueillir) : *begrüßen* qui se distingue de « approuver » (se ranger, se rallier à l'avis de) : *beipflichten* et encore de « approuver » (être d'accord) : *beistimmen*.

Notre souci a été de garder la rigueur des Puf, en restant au plus proche du texte allemand, et de sacrifier des formules plus nuancées, ou des termes mieux choisis, afin de rester fidèle à la sélection opérée par Freud, et à la syntaxe allemande. Ce qui n'avait pas été l'option de Marie Bonaparte cherchant à redonner au texte allemand la fluidité et la verve de la langue française. Nous avons cherché à sauvegarder nous aussi cette fluidité, en allant chercher dans les ressources des locutions ce que la multiplicité de traductions des « mots de liaison » et des articulateurs (*also, wie, nun, etc...*) permet. Nous n'avons jamais considéré comme acquise une traduction faisant désormais foi. Citons pour exemple la *Wunscherfüllung* [11] ; selon que l'on traduit *Wunsch* par désir ou par souhait, nous pouvons parvenir à la « réalisation des désirs », ou à « l'accomplissement des souhaits ». Mais si nous choisissons de traduire *Wunsch* par « aspiration », alors nous pouvons aller vers un « comblement des aspirations » à remanier selon la syntaxe de la phrase. Et ce « comblement » reste au plus près du *erfüllung* dont la racine est *füllen* (remplir, combler), montrant ainsi bien cette béance originelle que le *Wunsch* vient recouvrir. D'autres termes clefs pour la psychanalyse ont été remis au travail. Nous citerons pour exemple la *Vatersehnsucht* [12] (désir ardent pour le père, désir ardent du père) que nous avons choisi de traduire par « nostalgie désirante du père », et également la *Hilflosigkeit* [13] (détresse, désaide, sentiment d'abandon, délaissement) que nous avons traduit par « déréluction »... avant de revenir vers « détresse », « déréluction » ayant une connotation trop théologique.

Pour mener à bien ce travail, nous nous sommes appuyés sur un certain nombre de dictionnaires et d'ouvrages dont le dictionnaire de Sachs et Villate de 1905 [14] qui nous a été précieux, car il donne parfaitement l'état des lieux du vocabulaire allemand, du temps de Freud. Nous avons indiqué certaines de ses propositions de traduction d'autant plus intéressantes lorsqu'il s'agit de termes tombés en désuétude, ou d'usages s'étant étiolés au fil du temps. C'est le cas de « *endigt* » trouvé dans le texte de Pfister, venant de *endigen* et pour lequel on découvre qu'à l'époque, il avait pour équivalence *enden* et *beenden* qu'on peut traduire par : mettre fin, arriver à achèvement. D'autre part, comment traduire le *Genußsucht* mot composé par Pfister à partir de *Genuß* et de *Sucht* (« appétence pathologique » selon Paul-Laurent Assoun) ? Les dictionnaires contemporains traduisent *Genuß* par « plaisir », alors que le *Traduire Freud* des PUF propose pour traduction « jouissance » en opposition à *Lust* « plaisir ». Là encore le dictionnaire de 1905 sélectionne sans détour : « jouissance », et c'est pour cette traduction que nous avons opté. Ce qui nous permet de résoudre l'énigme de ce terme composite, et de choisir de traduire *Genußsucht* par la « recherche ardente de jouissance ». On peut aussi citer l'adjectif *lieblich* dont la traduction par « charmant » ou « ravissant », pour qualifier les symboles de la religion, peut surprendre ! Le dictionnaire de 1905 est très prolixe sur les traductions possibles de ce terme, et l'on trouve à côté de « charmant » les propositions suivantes : qui plaît au sens, agréable, gracieux, délicieux, suave. Ce qui nous conforte dans cette nuance voulue par Pfister, en revêtant les symboles de la religion de cette bigarrure linguistique entre « majestueux » et « charmant ».

TRADUCTION FINIE ET INFINIE

Notre objectif en poursuivant cette méthodologie, est de faire participer le lecteur même non germaniste, et non germanophile, à une plongée au cœur même de la langue dans laquelle ce texte est écrit. Loin de vouloir « arrêter une traduction », ou « défendre une traduction » contre une autre, il s'agit de donner boussole et gouvernail au lecteur soucieux de s'aventurer dans la pensée de Freud. Les Puf dans leur *Traduire Freud*, mettent en garde contre l'étalage des « états d'âme » des traducteurs faisant part de leur doute. Si, certes, il y a doute, c'est bien sur le moment où doit prendre fin cette auscultation du palimpseste, où strate après strate, se dévoile l'écriture de la langue sous l'écriture de l'œuvre.

Ce retour à Freud par la langue, Lacan – comme nous le disions plus haut - nous en a montré le chemin méticuleux, exigeant mais passionné, avec sa reprise sans cesse remise au

travail des termes fondateurs de la langue freudienne. On pourra se référer au lexique des termes freudiens travaillés par Lacan dans les dernières pages des deux tomes de ses *Ecrits* ; lexique permettant de se guider dans les pages des *Ecrits* de Lacan. Nous avons fait place à quelques allusions à ce travail dans notre glossaire.

Revenir à la source de la conception du lexique freudien devrait contribuer selon nous à faciliter la compréhension de la langue allemande, même pour qui ne l'a jamais « apprise », ainsi qu'à favoriser la préhension de l'œuvre de Freud. Nous pensons ici à nos étudiants de même qu'aux « éternels étudiants » du texte freudien, afin que ce travail puisse leur permettre de se confronter aux sens multiples qui enrichissent les concepts, et les font sortir des « formules apprises » confinant à une certaine « catéchèse psychanalytique » qui aurait fait frémir jusqu'à Freud lui-même. Ainsi souhaitons-nous que le lecteur passionné, qu'il soit familier ou non de la langue allemande, puisse faire sa propre traversée dans l'allemand freudien, saisir d'autres possibilités qui sont elles que le texte lui tend, après une première exploration des sens possibles et s'aventurer dans ce qui pourrait être « sa propre traduction ». Ainsi, après s'être prêté au mouvement de torsion qu'exige la passe d'une langue à l'autre – de l'allemand au français – nous formulons le vœu qu'il puisse mieux prêter l'oreille à d'autres contours et détours linguistiques de la part des compatriotes de Freud et de ses successeurs, au moment où ils vont puiser à la source du lexique-souche freudien. Ainsi, le faire participer à cette recherche de sens, c'est éprouver cette « traduction terminable et interminable » qui fait mettre au travail la pensée freudienne d'une part, les concepts de la psychanalyse de l'autre.

C'est en ayant donné la tonalité à l'esprit de cette recherche, que nous pouvons maintenant aborder quelques aspects du travail de traduction auquel nous a conviés Pfister.

LE STYLE ORATOIRE DE PFISTER

Freud le premier décèle dans l'écriture pfisterienne un style particulier, et c'est en ces termes qu'il le qualifie dans la lettre qu'il lui adresse le 17 juin 1910 : « vous employez un langage un peu apprêté et nourri de formules qui proposeront des énigmes aux profanes ». De même dans sa lettre du 15 juin 1911, où il commente un envoi de textes que lui a fait Pfister, il anticipe en quelque sorte ce que sera cette « confrontation amicale » : « les polémiques sont extrêmement intéressantes. Dans la dernière, une respectable portion de poison théologique au goût douceâtre ».

En effet le style de Pfister, et l'usage abondant qu'il fait des métaphores et des mots d'esprit ou double-sens qu'elles génèrent, implique parfois des choix de traduction concernant des expressions dans leur ensemble. C'est pourquoi on trouvera ici un certain nombre d'expressions traduites tout d'abord dans leur littéralité, afin de mieux en goûter la lettre, puis ensuite traduites en fonction des exigences syntaxiques et des tournures propres à la langue française. Nous donnerons pour exemple l'expression « *durch einen vom Zaun (...) erklären* », expression archaïque qui signifie « insulter son voisin », alors que chaque terme a un sens propre : *erklären* (expliquer) et *Zaun* (clôture). Comme le « parler à travers la clôture » allemand, n'a pas son équivalent dans la langue française, nous avons choisi de conserver une référence à la configuration de l'habitation, et de traduire par « crier sur les toits », qui a également une connotation biblique.

La syntaxe allemande pfsiterienne pose des soucis de lecture, même dans le texte allemand où le rythme du phrasé parfois se précipite « en haletant », conduisant à l'éclipse de certains termes, et à des phrases scandées par de rares virgules de respiration sur une page entière. On pourrait verser au compte du style quasi oratoire de Pfister ce que lui-même écrit dans son texte : « la mobilisation de la pensée du réel par la pensée du désir, devraient-ils façonner l'Idéal, vers lequel aspire en haletant (*keuchend*) l'esprit dans son développement, empli d'espoir et toujours plus cruellement déçu ».

Mais il ne faut pas oublier que Pfister est suisse, et que le suisse allemand est souvent elliptique, ce qui peut expliquer une certaine condensation des phrases où sujets et verbes sont éparpillés à quelques lignes d'intervalle, laissant parfois le doute sur leur mise en relation, tout en alternant avec des envolées lyriques occupant la page entière. Citons pour exemple : « La religion est le soleil qui a entraîné l'éclosion de l'art et la plus riche moisson des idées morales ». Style conférant donc à la *Tondichtung* (écriture musicale) de Pfister une certaine polytonalité entrelaçant une écriture dense et massive brahmsienne avec des échappées belles lisziennes.

JOUTE LEXICALE ENTRE PFISTER ET FREUD

« Mais comme cela paraît singulier quand de deux interlocuteurs, l'un parle dans un état d'investissement libidinal et l'autre dans une situation de retrait exactement comme un amoureux qui fait sa cour à une beauté complètement froide ». C'est en ces termes, que déjà en 1910, dans sa lettre du 23 juillet, Freud s'employait à comparer deux styles de discours qui

affleureront plus tard à la lecture comparée de *L'Avenir d'une illusion* et de *L'Illusion d'un avenir*. Styles dissonants, qui viennent s'étayer sur deux lexiques qui divergent en bien des points.

Dès le titre, Pfister utilise le terme *freundschaftliche Auseinandersetzung* – confrontation amicale – là où il aurait pu choisir le terme *Gegenüberstellung*, qui désigne également une confrontation, mais avec une connotation allant plus vers « l'affrontement ». Dans cette *Auseinandersetzung*, on retrouve *setzung* présent dans le terme *Übersetzung* (traduction), et plus d'une fois on se rendra compte, à la lecture de ce glossaire, que Pfister s'empare du lexique freudien en en faisant varier, voire osciller le sens, provoquant ainsi une sorte de confusion des langues entre le religieux et l'analytique. Nous citerons pour exemple la phrase suivante « Quel est l'analyste qui n'a jamais eu l'occasion de rencontrer des athées, dont l'incroyance n'était qu'une forme déguisée de l'élimination du père (*Vaterbeseitigung*) ». Ici Pfister parle de *Vaterbeseitigung*, c'est-à-dire de « l'élimination du père », là où Freud utilise *der Totschlag des Vaters*, c'est-à-dire « le meurtre du père ». A scruter la langue de plus près, si dans le *Totschlag* freudien, se niche littéralement « le coup qui porte la mort », dans le *Beseitigung* pfisterien, l'élimination du père s'entend comme une « mise sur le côté ». Variation donc sur les concepts freudiens - travestis à la manière d'une charade (*scharadenartig verkleidete*) selon l'expression utilisée par Pfister lui-même à propos de la connaissance -, comme c'est aussi le cas avec sa *Triebversagung*, refusement pulsionnel qui vient faire écho, mais écho dénaturé (*verzerrten*) au *Triebverzicht* (renoncement pulsionnel) freudien. Ce glissement d'un signifiant à l'autre, à l'intérieur des mots composés et des néologismes fait de Pfister en quelque sorte le spécialiste du *Hilfsbegriff* (concept de recours).

Un lexique comparé des mots composés à partir de *denken* (penser) chez Freud et chez Pfister fait apparaître des séries n'ayant qu'un signifiant commun : le *Denkverbot* soit « l'interdit de pensée ». Si Pfister évoque le *Denkarbeit* (travail de la pensée, travail de l'esprit) Freud parle de *Denkfunktion* (fonction de pensée), *Denkhemmung* (inhibition de pensée), *denkschwach* (peu apte au raisonnement), *Denkschwäche* (faiblesse de pensée). D'autre part, là où Freud dans *L'Avenir d'une illusion* parle d'*Erziehung zur Realität* (éducation à la réalité), Pfister parle lui de *Erziehungsmittel* (moyens d'éducation), puisant là dans le lexique pédagogique qui lui était familier.

On relèvera que se constitue, à lire Freud et Pfister, un véritable « lexique de l'illusion » qui vient ici enrichir celui déjà proposé par Freud dans *L'Avenir d'une illusion*

avec *Illusion*, *Taiüschung* (tromperie, duperie) et *Verschleierung* (fourberie, supercherie), *jm etw vorspiegeln* (faire miroiter quelque chose aux yeux de quelqu'un), *Vorspiegelung* (mirage). Ici avec Pfister, viennent se rajouter les termes de *abspeisen* (berner), *hintergehen* (abuser, tromper), *Hirngespinnst* (fantasmagories), *Mogelei* (tricherie), *narren* (duper), *Scheinkultur* (culture du paraître), *Vorspiegelungen* (simulations)

UNE ECRITURE « *Begriffsjonglistik* »

C'est bien dans un *Begriffsjonglistik*, c'est-à-dire « en jonglant avec des concepts » que Pfister s'aventure dans cette joute lexicale avec Freud, mais également en faisant des *Jongleurtrick*, véritables tours de passe-passe terminologiques se jouant de la langue allemande, de ses assonances et allitérations. Car comment comprendre qu'il fasse allusion à la *Heide* (la lande) (« la lande de la théorie sur laquelle erreraient les spectres de l'erreur »), si on ne sait pas que le *Heide*, c'est le païen ! De même, on remarquera que dans la langue allemande même, à l'identique de la langue française, il y a ambiguïté assonantique entre *Heil* (salut), *heil* (sain) et *heilig* (saint), ce qui conduit à noter que s'agissant du *Seelesorge*, le « soin des âmes », mener à la guérison (*der Heilerfolge entdecken*) le croyant ou le patient, serait également, d'après la langue, le mener au salut, mais aussi le mener à la sainteté !

De l'illusion de la vérité (*Illusion der Wahrheit*) scientifique à la vérité libératrice par l'Amour, tel pourrait être le titre du « prêche » qu'engage Pfister. Cette libération était déjà annoncée à travers l'évocation du « souffle libérateur (*freie Luft*) du véritable Évangile qui fabrique une protection indispensable contre le danger de la névrose », mais également par l'usage même du terme *frei* (libre) présent pas moins de 28 fois dans le texte, contre 20 fois pour le terme *Wahrheit* (vérité). La phrase finale de l'ouvrage surprend par son exhortation courte que Paul-Laurent Assoun qualifie dans son Introduction de « cri, surgi d'un sermon » : « La vérité vous rendra libre ! ». A l'instant de quitter cet ouvrage du pasteur analyste, s'exprimant parfois dans une double *Tondichtung*, la traduction hésite à choisir la tonalité : tonalité lyrique paulinienne : « Seule la vérité fera de vous des hommes libres », ou bien tonalité propre au *Wunsch* silencieux analytique : « La vérité vous libérera ».

L'OMBILIC DE LA LANGUE FREUDIENNE

Si nous ouvrons cette brève présentation par une mise en garde de Freud, nous la borderons pour finir par celle de Lacan : « Je vous laisse à juger quelle sorte de maléfice il faut admettre dans le sort fait aux textes de Freud en français, si l'on se refuse à croire que les traducteurs se soient donné le mot pour les rendre incompréhensibles, et je ne parle pas de ce qu'ajoute à cet effet l'extinction complète de la vivacité de son style¹⁰ ».

Au seuil de cette conclusion, c'est donc à une traversée du tissage contrapunctique des langues et des discours que le lecteur, germaniste ou non, est convié. Il pourra ainsi mieux goûter cette joute lexicale et épistémologique entre les deux hommes, joute qui s'apparente à une véritable passe d'arme d'un signifiant à l'autre, conduite avec fermeté, ferveur mais aussi élégance. Comme dans l'analyse, on assiste là à la circulation de signifiants entre les deux duettistes, signifiants que Pfister transpose – depuis son désir de se mettre en résonance (*in Einklang setzen*) avec Freud - dans son propre lexique théologique, avant de le restituer et resituer. Mais dans ce mouvement de torsion du sens, on peut alors saisir sur le vif le pas de côté qu'il fait faire à la langue analytique.

Transfert de langue donc, où s'inscrit dans le corps de la lettre le transfert poignant et indéfectible entre les deux hommes.

Alors, comment nommer ce que nous avons réalisé ? « Œuvre de pédagogie » ? « Œuvre de transmission » ? Nous répondrons depuis deux langues : la langue musicologique et la langue analytique. Nous pouvons dire en effet qu'il s'agit là d'un acte de transposition, au sens musical du terme, de faire « sonner » le clavier bien tempéré de la langue allemande sur un autre clavier de langue, aux tonalités et modalités différentes. Mais nous pouvons affirmer également que nous avons posé là un « acte analytique » porté par le *Wunsch* de retourner aux racines du « vocabulaire freudien » de l'inconscient, afin de ressaisir les assises premières des néologismes freudiens et de les appeler à comparaître – autre acception juridique du terme « traduction¹¹ » [15]- comme porteurs de l'analyse devant ceux qui s'en font les opposants. Mais aussi *Wunsch* partagé de garder sur les braises ce *Wißbegierde* (désir

¹⁰ Jacques LACAN, « réponse au commentaire de Jean Hyppolite », in *Ecrits I*, Seuil, reed.1999, p.380

¹¹ « Traduire quelqu'un en justice », comme nous l'évoquions en introduction, cela signifie dans la langue française : poursuivre quelqu'une en justice, porter plainte contre quelqu'un, faire passer devant un tribunal.

de savoir); au risque d'éprouver « l'illusion encyclopédique » de vouloir se saisir de l'insaisissable et l'intraduisible d'une langue à l'autre.

Et si c'était cela, ce moment de butée contre l'éprouvé de la « traduction finie et infinie » : laisser certains termes être et rester l'Ombilic de l'allemand freudien [16]?

Claire GILLIE

(Psychanalyste, Membre d'Espace Analytique,
Docteur en anthropologie psychanalytique (Paris 7),
Agrégee de musicologie)

33 rue du Faubourg Montmartre
75009 Paris France
gillie.claire@gmail.com